

Ce numéro contient : 1^o Une page supplémentaire non brochée : L'INAUGURATION DU HAUT-KœNIGSBOURG, le 13 mai ;
2^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de SIMONE, de M. Brieux ;
3^o Le 3^e fascicule du roman nouveau de M. Victor Margueritte : JEUNES FILLES.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 16 MAI 1908

66^e Année. — N^o 3403.



LES NOUVELLES « MERVEILLEUSES »

Trois robes collantes qui ont fait sensation, dimanche dernier, aux courses de Longchamp.

Voir l'article, page 331.

COURRIER DE PARIS



Jamais le *diabolo* n'a plus fait le diable dans nos jardins publics, et je guette, avec la surprise qu'il ne soit pas encore venu, l'instant où la mode ne peut manquer de s'en targuer. Comment est-il admissible que, sur les chapeaux suspendus de Babylone qu'arborent cette saison nos angéliques, il n'ait point déjà risqué son apparition ? Je demande la capeline *diabolo* avec les deux caducées croisés et une bobine de satin fichée pittoresquement parmi les fleurs et les rubans, ainsi qu'une massive cocarde. La façon dont se portera la bobine, à droite, à gauche, devant, sur la nuque ou l'oreille, indiquera la personnalité, donnera un léger aperçu du caractère. Il va de soi que baguettes et bobine seront mobiles, de telle sorte qu'à son gré la capricieuse dame pourra, tout comme si c'était les épingles qui retiennent son chapeau dans la masse de sa volumineuse et artificielle chevelure, retirer les fins bâtons et lancer ainsi un peu de son bonnet par-dessus les moulins. Il y aura toujours, à courte distance, des messieurs complaisants pour le ramasser.

Vous vous êtes, à coup sûr, arrêté rue de Rivoli devant les équipes de garçons échelonnés le long de la terrasse des Feuillants, et vous avez admiré l'élégante force avec laquelle ils lançaient, à des hauteurs où l'œil éprouve quelque peine à le suivre, le double disque de caoutchouc ? Une fois parti, cet étrange objet, selon la main qui lui imprime le vol, la direction et la vie, prend en l'air les aspects les plus variés. Tour à tour, c'est une alouette qui monte et à laquelle il ne manque que de chanter ou bien un bouchon de champagne qui semble sauter tout droit du goulot de quelque invisible et féérique bouteille, ou une noire chauve-souris, ou bien une manière de champignon, de cèpe ailé, monstre infime de l'espace, oiseau de la planète Mars, et rien n'est plus curieux que de les voir, innombrables, monter et redescendre alternativement, sans bruit, dans un incessant va-et-vient de chandelles romaines.

Ce dimanche dernier que j'avais des nostalgies de rive gauche, un placide démon m'a poussé vers les enfants du Luxembourg qui, avec une ardeur inlassable, tentent déjà d'atteindre au moins le cinquième ciel. Extraordinaire spectacle que celui de ces jeunes gens de toutes conditions, réunies dans la même vaste allée de ce vieux jardin et s'y adonnant à leur sport favori, en un silence de classe, la tête levée, une langue en tuyau de pipe au coin de la bouche, ou bien le bec ouvert ainsi que pour gober la petite alouette rôtie qui retombe. A les observer toutes ensemble balancées, sans cris ni rires, les bras mollement étendus comme pour voir s'il pleut-bergère, on dirait qu'elles répètent un ballet des jouets. Sans développer, bien entendu, la fougue des grands frères des Tuileries, de quelle inconnue vigueur font cependant preuve leurs membres gracieux et graciles ! C'est courante chose qu'une frêle gamine qui prend de l'huile de foie de morue expédie le disque à la hauteur d'une maison de Chicago à treize étages. Cette humble blondinette qui vient de faire sa première communion (à quoi je le vois ? mais parce qu'elle a encore ses bottines blanches sales, qu'elle *finit*), eh bien, elle a failli tuer l'autre jour une dame âgée très bien, laquelle, sortant de Saint-Sulpice, était venue là, tout proche, s'asseoir une minute pour goûter le frais et, en échange, reçut de 20 mètres, droit sur l'occiput, le mol caillou. Jusqu'à cet homme de deux ans à peine, évadé de la poitrine de sa nourrice et que soutiennent mal des jambes de laine, qui s'essaye, armé des redoutables

baguettes, à *diaboler*, lui aussi, et ma foi, il lance déjà son affaire à la hauteur du képi du gardien ! Avant la fin de l'année, pour peu qu'il travaille et qu'il ait des dispositions, il cassera les carreaux par-dessous la jambe.

Je quittai le jardin, tout songeur. « Ainsi, me disais-je, c'est une inévitable loi. Il y a de moins en moins d'enfants, et ils suivent le progrès des temps tumultueux que nous vivons. Sans doute ce *diabolo* est encore un jeu plein d'aménité, mais combien différent tout de même et plus hardi que ceux d'il y a quarante ans ! Je me souvenais. Par les rues si sympathiques de nos villes de province aux pavés séculaires, sous les arbres du mail, ou le long des remparts désarmés, à l'heure apaisante du soir, quand les gens sont assis près des seuils, sur des chaises basses, les mains aux genoux, que les chats rêvent, leur museau barbare pointé vers la chatière de la lune, et qu'en sifflant passe et repasse devant la fenêtre du grenier l'hirondelle de l'angélus... oh ! le pur et lointain délice, dans le bleu d'été qui décroît, que d'évoquer les petits à voix d'enfants de chœur et les jeunes filles aux nattes allemandes, paisiblement essouffées par une candide partie de *volant* ou de *grâces* ! Le volant ! modeste et sage aïeul du *diabolo*, qui n'escalada jamais les nues, qui, tout au plus, dans les coups heureux, s'élevait lourdement jusqu'au balcon de l'entresol, et si adorable à voir accomplir sa lente chute quand il tourbillonnait, mal soutenu par le petit diadème de plumes d'oie qui le coiffait comme un chef indien, pour venir se nicher dans les cheveux blancs de la grand'mère (« Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il m'arrive ? ») où il fallait l'aller quérir. J'ai longtemps conservé un de ces volants. Tel qu'une phalène, je l'avais piqué près de ma glace, transperçant son corps d'étoffe, et il me rappelait toujours, quand je le regardais, le geste honnête et poétique des jolies fillettes de ma jeunesse, ayant bien l'air, en effet, quand elles rabattaient sur lui leur raquette, de folâtrer à la chasse aux papillons. Et ces raquettes-là, mignonnes, coquettes, ne pesant pas plus qu'un tire-bouton, semblables à des passoirs de poupées, est-il raisonnable de les comparer aux raquettes d'aujourd'hui, vastes comme des cribles à cailloux, agencées avec des bois de construction de navires, tendues de boyaux de fer et qui, même dans une main virginale, peuvent devenir aussi redoutables qu'un casse-tête de détective ? Enfin, nous avions jadis les *grâces*, si bien nommées, les *grâces* qui symbolisaient toute une époque, toute une éducation, toute une France d'amabilité, de quiétude et de politesse, de bienveillance malicieuse et tendre, de mœurs charmantes et bonnes. Que j'envie donc celui-là dont les sœurs bien élevées et leurs amies « des Oiseaux », et la cousine, et l'espiègle fiancée ont, en robes blanches et en souliers de prune, joué aux *grâces* dans la cour à bornes de pierre d'un antique hôtel familial, ou sur la terrasse d'un parc, à la campagne, aux environs de 1840 ! Il a connu intimement une des plus chères douceurs de vivre, et, plus tard, bien plus tard, quand les sœurs, les amies des sœurs, la cousine ou la fiancée devenue sa femme, sa vieille compagne, étaient courbées à force d'avoir salué les années et portaient leur blanc visage plus rapproché des feuilles mortes de la terre, il n'a eu cependant qu'à mettre à plat sa main sur ses yeux fidèles pour les revoir avec extase droites, longues, en mousselines volantes et chaussées plat, ondines étrusques de Louis-Philippe, se renvoyant, du bout de leurs bâtons croisés sur leur tête comme deux inoffensives épées, l'étroit cerceau de velours grenat galonné d'or qui nimait leur front pur ! »

* *

Quand, à vingt ans, au prologue de notre petite carrière, entre amis de lettres, nous avions eu la fortune, à un coin de rue Royale, de bloquer de loin, le quart d'une seconde, par intimidation, le regard gêné de l'excellent et naïf auteur de *Margot*, nous disions avec négligence, entre deux rubans bleus de cigarette, le nez troussé vers les frises : « Vu Meilhac tantôt. Très gentil, Meilhac ! » comme si l'on avait été aux Folies-Bergère ensemble ou travaillé la scène du *deux* coude à coude. Mais que l'un de nous, ce même après-midi, aux environs de l'Opéra, eût provoqué le salut un peu cérémonieux du père des *Petites Cardinal*, il énonçait le soir, d'un air plein d'avantage : « Aujourd'hui, j'ai rencontré *mon-sieur* Halévy. » Tout l'homme est dans cette nuance que savait à la minute imposer à nos irrévérentes étourderies la distinction simple et grave de son extérieur. Halévy, du premier au dernier acte de son existence, fut un *monsieur*. Même quand, l'âge faisant semblant de rapprocher les distances, nous avions pris la mauvaise habitude — qu'encourageait sa bonté — de dire Halévy tout court, le mot monsieur resta toujours sous-entendu et nous rôdait sans cesse aux lèvres, inséparable de cette physionomie fine, attentive, sobre, délicate et courtoise, parisienne du grand cycle et élégamment française par le goût, la mesure, le tact, le choix des sentiments jolis et sains qui constituent la discrète noblesse du cœur. Son talent avait reçu la meilleure éducation et n'avait point commencé par traîner les tavernes. Ses pieds avaient du tapis. Il n'ignorait aucune des manières de parler aux femmes, à toutes les femmes, aussi correct — avec des variantes de respect — dans le salon d'une marquise que dans la loge de la danseuse. Il ne serait pas surprenant qu'il fût mort un peu de l'abjection de nos mœurs actuelles, effaré par l'infinie et crois ante audace des apaches de l'art, de la littérature et de la politique, qui travaillent à ciel et à couteau ouverts. Monsieur Halévy date du temps des gants blancs, paille et gris-perle qui précéda celui des gants de cocher en grosse peau rouge et jaune, auquel succéda celui des mains nues, pour aboutir à celui des mains sales et des pouces d'anthropométrie. Les brutalités de grosse lutte et les sornioiseries féroces de *jiu-jitsu*, couramment pratiquées dans toutes les classes, révoltaient sa généreuse et sensible nature. Calme et pondéré, rien ne lui était plus hostile qu'une secousse. Il était créé et mis au monde pour les promenades lentes aux côtés d'un ami qui écoute bien, pour les gestes sages, les repas tranquilles, les causeries au coin d'un feu de bois, dans la lumière d'une lampe à huile, pour les livres, pour les jardins, les tonifiants bavardages d'un quart d'heure ou d'une demi-journée, les souvenirs qui font sourire à propos d'événements qui ont fait pleurer, les historiettes sur des hommes disparus ou des choses mortes contées entre barbe et moustache avec une petite voix si douce, une tape amicale sur le bras et — en haut du grand nez diplomatique et triste — l'œil qui tout à coup, au départ du trait final, pétillait entre les fagots du sourcil. Et il était fait aussi pour l'Opéra, les Italiens, le second Empire, Morny, les retours de Longchamp, un peu de Corps législatif et beaucoup de foyer de la danse, pour rencontrer Meilhac un jour de caillou blanc, connaître Offenbach, jouer au bridge, approcher Mme Cardinal et gaver de bonbons anglais ses filles, pour être aussi exactement et incomparablement à sa place au milieu d'hommes politiques chez M. le duc de Broglie qu'à un déjeuner de centième des Variétés, toujours simple et

délicieux brave homme, à son aise à l'Académie autant qu'au Conservatoire, et observant avec conduite cette mesure, cette habileté de bon aloi, cette prévoyance de l'esprit et cette inébranlable modération qui donnaient ensuite à son conseil, à son jugement, tant de corps et de poids. Enfin, doué de si brillantes, sûres et longues qualités de toutes sortes, il était prédestiné à la plus belle et agréable vie de talent, de succès et d'honneurs qu'il pût non pas convoiter — car sa modestie était sincère — mais rêver nonchalamment comme on imagine de l'irréalisable, pour rien, pour le plaisir... En un mot, cet homme harmonieux et charmant était organisé pour tout ce qui lui est advenu et qu'il méritait, et c'est peut-être parce qu'il le méritait qu'il l'obtint, car en dépit des injustices coutumières de la destinée, il n'est pas rigoureusement vrai non plus qu'il suffise d'être digne des faveurs terrestres pour s'en voir privé. Certaines existences offrent le spectacle réconfortant d'une exception à la dure règle. Celle d'Halévy en est l'exemple. Il fut heureux. Moins qu'il ne se plaisait à le répéter lui-même avec tant d'insistance... mais sans doute voulait-il — redoutant les vicissitudes dernières — amadouer un peu le sort par ses remerciements et l'inaltérabilité publique de sa gratitude. Et si la vie lui fut douce, affectueuse et bonne, ainsi lui demeurera la mémoire de ceux de ma génération qui ne l'ont connu que dans son attendrissante vieillesse, mais avec assez d'affection pour préférer peut-être le philosophe indulgent et broussailleux, l'anachorète mélancolique du boulevard au cavalier d'autrefois cambré par Lami dans ses aquarelles du temps de Compiègne et d'Orphée !...

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LES « MERVEILLEUSES » DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

— Par ici, par ici, viens vite, elles ont tourné à gauche.
— Tu les as vues, toi ?
— Oui, épatantes, et presque nues, toutes les trois !
— Non !
— Parole d'honneur.
— Chic !



Les robes qui firent sensation, dimanche dernier, au pesage de Longchamp, vues de dos.



• UNE MODE NOUVELLE SOUS LE DIRECTOIRE », tableau de Morlon, exposé au Salon de 1879. Au catalogue, le titre du tableau était suivi de cette citation : « ... Parmi celles qui adoptèrent les modes nouvelles, madame Tallien fut la première qui osa porter la tunique grecque, en gaze transparente, des femmes célèbres de l'antiquité. » (Michelet, *Révolution française*.)

Et les deux jeunes gens disparurent dans la foule, en courant.

— Mais, chère madame, c'est une infamie ! une monstruosité !

— A qui le dites-vous, madame Adèle, à qui le dites-vous ! De notre temps...

— Elles ont des poitrines révoltantes !

— Des poitrines qui ont l'air de vous dévisager. C'est la fin du monde, madame Adèle.

Et les deux vieilles dames, très fardées, très épaisses, très essouffées dans leur corsage de satin noir, s'éloignèrent à leur tour, en gesticulant.

— Un peu trop tapageuses, ces toilettes, mon cher comte.

— Pourquoi ? pourquoi ? voyons, marquis, pourquoi ? M^{me} Tallien portait la tunique grecque en gaze transparente ! Joséphine de Beauharnais était nue comme la main, et M^{me} Récamier... alors quoi ?

— C'est assez juste.

— Parbleu ! parbleu !

— Allons donc les regarder encore.

Et les deux vieux messieurs, les deux vieux messieurs très propres, très soignés, s'en allèrent, à petits pas, souriant, l'œil en coulisse, la bouche entr'ouverte, rejoindre le flot qui grossissait tous les jours.

Un camarade me croisa.

— As-tu un tuyau ? fis-je, en l'arrêtant au passage.

— Pas le temps, voilà les femmes, à tout à l'heure.

— Ecoute donc, voyons !

Il était déjà loin.

Un chien, venu de je ne sais où, passa comme l'éclair. La queue en trompette, le poil hérissé, il se dirigeait, lui aussi, vers la foule en délire.

Au loin, une femme poussait son mari vers la sortie. Lui, se laissait traîner, l'air navré, retournant la tête, espérant les apercevoir une dernière fois ! Un gamin de six ans trottnait, derrière eux, pleurant, hurlant : « Ze veux les voir encore ! »

De tous côtés, aux quatre coins du champ de courses, au pesage, sur la pelouse, sur la piste, au paddock, dans les écuries, des cris de joie, des cris de détresse et des cris de révolte !

Etait-ce vraiment la fin du monde, comme le disait l'amie de M^{me} Adèle ?

Mais non. C'étaient trois jeunes femmes, trois jeunes femmes vêtues de robes bleue, blanche et havane. C'étaient trois jeunes femmes venues là non pour leur plaisir mais en service commandé, comme on dit au régiment, et pour lancer une mode nouvelle. Ah ! madame Adèle, ce fut un mauvais dimanche pour les robes montantes !

Pauvres petits mannequins ! Vous

a-t-on assez frôlés, assez bousculés, assez déshabillés ! Et Dieu sait si vous l'étiez, pourtant ! Vous risquiez la pleurésie... et, cependant, vous alliez droit devant vous, souriantes, un peu tristes, au fond. Seul, le couturier, qui vous suivait de près, paraissait fier de vos chairs qu'il promenait.

Le beau dompteur !

Et la foule, la foule bête, s'empilait, s'écrasait, vous empêchant d'avancer. Pensez donc, on devinait vos corps, sous vos toilettes collantes.



Les mêmes, vues de côté.

Et je vous plaignais un peu, petites femmes vêtues de robes bleue, blanche et havane. Je plaignais plus encore ceux qui vous regardaient. Je plaignais tous ces vieux — subitement rajeunis — qui vous dévoraient des yeux, et toutes ces femmes qui vous insultaient à voix basse. J'en connais mille, petits mannequins, qui auraient voulu être à votre place. C'était toute leur jeunesse passée qu'elles voyaient dans vos corsages.

* *

Rentré chez lui, au magasin, le couturier se frotta les mains, et dit :

— Bonne journée, mes enfants ! On parlera de vous et de mes toilettes. Voilà les cinq louis que je vous ai promis.

Et les trois petites femmes se mirent à pleurer.

PIERRE WOLFF.



JEANNE WEBER L'ÉTRANGLEUSE. — Phot. du Dr Morelle.

Bien que la chronique judiciaire eût, à plusieurs reprises déjà, mis en vedette le nom de Jeanne Weber, son portrait n'était pas de ceux que *L'Illustration* a coutume de publier. L'abstention, d'ailleurs, semblait être une forme de la pitié à l'égard d'une femme deux fois accusée d'avoir assassiné des enfants, deux fois acquittée, donc présumée innocente. Mais le crime flagrant, commis par elle, le 8 mai, à Commercy, en faisant une septième petite victime, vient de démontrer qu'elle méritait bien le surnom de l'« ogresse » dont on l'avait gratifiée, et, dès lors, la sinistre figure de cette monstrueuse démente devient un document particulièrement intéressant dans une affaire qui comptera parmi les plus tristement célèbres.



LE FINANCIER ROCHETTE EN LIBERTÉ. — Cliché du "Matin".

M. Rochette, le financier parisien dont on sait les vicissitudes, vient, après des instances réitérées, d'être mis en liberté provisoire, sous une caution de 200.000 francs. Ainsi en a décidé la chambre des mises en accusation, estimant que, pour faciliter les mesures d'instruction, il n'était pas nécessaire de maintenir l'inculpé en état de détention préventive. Le 8 mai, date de l'événement, il y avait quarante-sept jours que l'ex-directeur du Crédit minier et de la Banque franco-espagnole occupait une cellule à la prison de la Santé. On imagine aisément son agréable émotion à l'annonce de l'heureuse nouvelle et sa joie débordante, au moment où, les formalités de la levée d'écrou accomplies, il franchit le seuil de l'austère maison d'arrêt. Des amis fidèles l'attendaient, qui le portèrent presque dans son automobile, découverte et fleurie d'une énorme gerbe de roses. Rayonnant, la cigarette aux lèvres, M. Rochette souriait à ses amis, à la foule curieuse : il souriait surtout à cette précieuse liberté que son inébranlable confiance lui fait espérer définitive.

LE FOUR A DIAMANT DE M. LEMOINE

M. Lemoine, décidément fort habile homme, a fini par amener la justice à une appréciation plus logique de sa situation. Non seulement, il a obtenu sa mise en liberté provisoire, mais il a encore fait admettre au juge, longtemps rebelle à cette idée, qu'il ne saurait s'exposer à dévoiler tout ou partie de son secret, en travaillant devant les experts. En même temps, il imaginait un moyen de contrôle aussi sérieux qu'original.

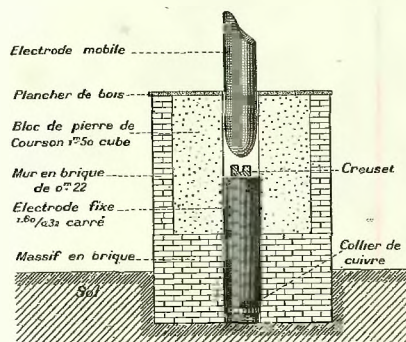


Schéma du four électrique de M. Lemoine.

M. Lemoine promet de nous montrer bientôt un diamant cylindrique, c'est-à-dire ayant la forme même de l'intérieur du creuset où il aura pris naissance, et mesurant environ 5 centimètres de hauteur sur 3 centimètres de diamètre. Comme aucun diamant de cette forme et de cette dimension n'a encore été trouvé dans la nature, la preuve demandée par le juge serait établie de façon péremptoire.

L'expérience doit avoir lieu prochainement dans un pavillon situé à Saint-Denis, où l'inventeur opéra déjà avant son arrestation. Le four installé dans ce pavillon

diffère sensiblement, comme aspect extérieur et comme dimensions, du four de Moissan à la Sorbonne que nous avons montré il y a quelque temps (25 janvier 1908). Mais, sauf qu'ici, les électrodes sont verticales au lieu d'être horizontales, la disposition fondamentale est identique : deux baguettes de charbon dites électrodes, reliées à un courant électrique, pénètrent dans un bloc évidé de pierre réfractaire ; le creuset placé entre ces deux électrodes se trouve enveloppé par la température de l'arc voltaïque qui jaillit quand on lance le courant.

Près du pavillon, non loin des bords de la Seine, existe une usine d'électricité qui dispose d'une force de 100.000 chevaux et qui pourra, par conséquent, fournir un courant d'une extrême puissance.

L'assurance dégagée de M. Lemoine continue à impressionner beaucoup de gens. Est-il permis de l'escompter comme un gage de son succès ? Nous ne le croyons point. Il est très facile à M. Lemoine d'obtenir dans son creuset un cylindre de carbure de silicium ou de corindon, corps transparents que l'on fabrique aujourd'hui à la tonne, et qui possèdent une dureté presque égale à celle du diamant dont un examen sérieux seul permet de les distinguer. Il lui sera encore plus facile d'arguer de son insuffisance chimique en faveur de sa bonne foi et de soutenir, soit qu'il fit autrefois du diamant grâce au hasard d'une réaction dont il n'a pu lui-même surprendre le secret, soit que ses précédents diamants étaient de la même matière que son cylindre et que, seuls, M. Werner et ses experts manquèrent au moins de discernement. Il ne faut pas oublier, en effet, que nous n'émettons là qu'une probabilité ; comme nous l'avons naguère expliqué, il est rigoureusement possible que M. Lemoine fabrique du diamant. Nous serons bientôt fixés.

F. H.



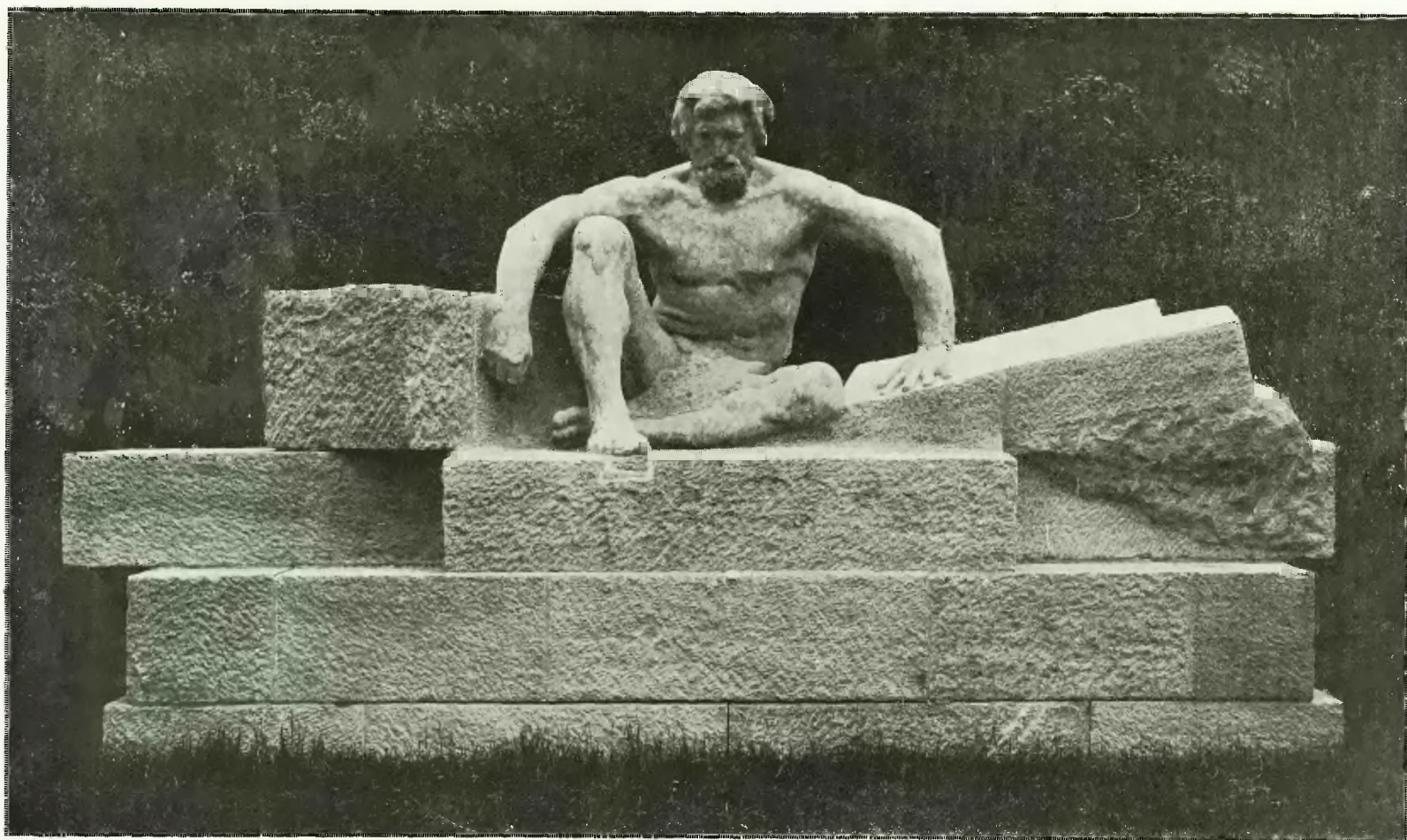
Le four électrique où M. Lemoine doit fabriquer du diamant.
(Sur la table, à gauche, on aperçoit un creuset à fabriquer le diamant ; devant le four, sur le sol, on en voit un autre, brisé après avoir servi à une expérience.)

LA SCULPTURE AUX SALONS DE 1908



G. GARDET. — Cerfs et biches.

Groupes destinés à l'entrée du bois de Boulogne (porte Dauphine).



P.-M. LANDOWSKI. — L'Architecture.

Monument destiné à la nouvelle décoration des squares du Carrousel.



G.-L. VACOSSIN. — Chiots.



DENYS PUECH. — S. A. S. le prince Albert I^{er},
de Monaco.



H. LOMBARD. — Hommage à Antoine Watteau.
Monument destiné à la nouvelle décoration du square du Carrousel, au Louvre.



INJALBERT. — Faune (bronze cire perdue).
(Cette sculpture est exposée au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, —
Toutes les autres sont exposées à la Société des Artistes français.)



L. MORICE. — Papillons.



ANTONIN CARLÈS. — M. Fallières,
président de la République française.



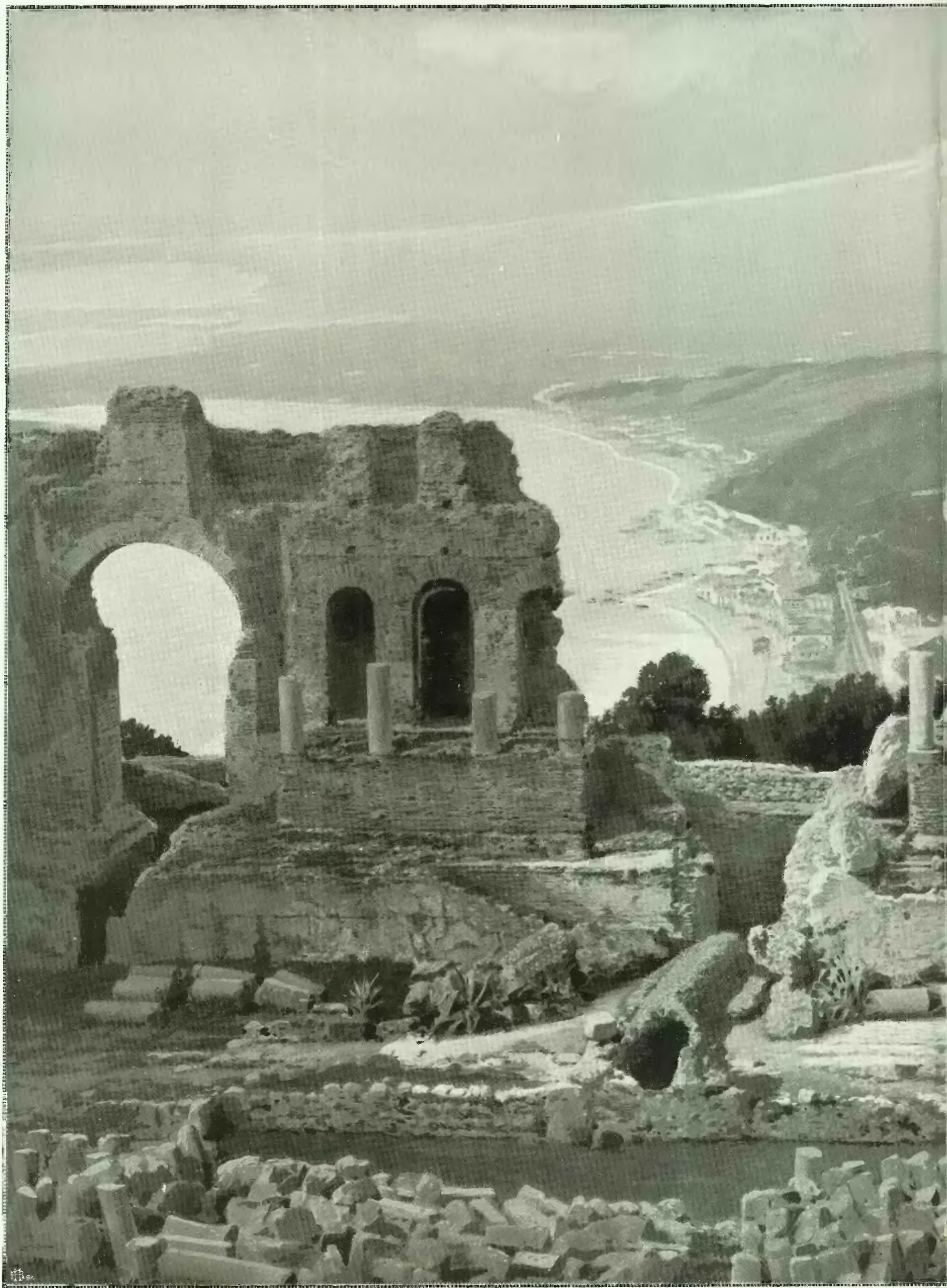
E. BOISSEAU. — L'Amour triomphe.



H. ALLOUARD. — Les deux amis. — *Phot. Nuytens.*



A. MERCIÉ. — La bourrée.



L'ETNA, VU DES RUINES DU THE

Photographie Meys. — Voir l'article



TRE ANTIQUE DE TAORMINE



Louis-Philippe en Suisse,
par Horace Vernet.



La reine Marie-Amélie,
par Ary Scheffer.



La duchesse d'Orléans et le comte de Paris,
par Winterhalter.



Le duc d'Orléans et le duc d'Aumale en Afrique,
par Philippoteaux.

UNE EXPOSITION DE PORTRAITS DU XIX^e SIÈCLE, A BAGATELLE

La Société nationale des Beaux-Arts, encouragée par le succès qu'obtint en 1907 son exposition de portraits exclusivement féminins réunit, cette fois, dans les pavillons de Bagatelle, des portraits de tous genres du siècle dernier.

Cette rétrospective, qui s'ouvre aujourd'hui même au public, présente un double attrait : elle contient, avec des toiles signées de noms illustres, des figures historiques ou, du moins, de personnalités appréciées dans les lettres, les arts et la politique. Elle compose ainsi un ensemble d'un curieux éclectisme, et permet aussi bien de suivre l'évolution du portrait en France, durant un siècle, qu'elle facilite des comparaisons entre les peintres les plus divers dans leur manière et leur conception d'un genre, qui passa, toujours, pour être le plus difficile et qui est tout au moins le plus discuté.

La galerie de Bagatelle va de Louis-Philippe à M. Clemenceau ; d'un Louis-Philippe, même, qui n'était alors que duc d'Orléans, exilé en Suisse et réduit à donner des leçons de français pour vivre, — ainsi l'a peint Horace Vernet à l'aurore du dix-neuvième siècle.

De nombreux portraits de la famille d'Orléans ont été prêtés à l'exposition par le duc d'Orléans et le duc de Chartres. La plupart sont signés de noms célèbres : Ingres, Vernet, Ary Scheffer, Lami, Jalabert, Winterhalter. Mais, auprès de toiles pour ainsi dire classiques, il en est de documentaires, amusantes, comme le *Prince de Joinville jouant au collège Henri-IV*, par Horace Vernet, le *Comte de Paris en robe de baptême*, par Winterhalter, ou la *Reine Marie-Amélie sur la terrasse de Saint-Cloud*, par Ary Scheffer.

Les amateurs ont, du reste, contribué largement à l'exposition, ainsi que les familles des grands peintres. On voit dans le petit château du comte d'Artois des portraits d'Alfred



La duchesse de Berry et le comte de Chambord, par Devéria.

de Musset et de George Sand, par Delacroix ; ceux d'Horace Vernet, de M. Guizot et de Robert-Fleury, par Paul Delaroche ; du Duc d'Orléans et de Mme d'Agoult, par Ingres ; de la Duchesse de Berry et d'Alexandre Dumas, par Devéria ; de Mme Musard, par Chaplin ; de Mme Cécile Baudry, par son père, Paul Baudry ; de Mme Desmarres, par son père, Robert-Fleury ; de M. Andrieux, par Bastien-Lepage ; de Mme Carette, par Cabanel ; du Général de Galliffet, par Pils ; de Charles Nodier, par Guérin ; de la Princesse Marie d'Orléans et d'Augustin Thierry par Ary Scheffer ; de M. Hetzel, par Meissonnier ; de Jules Janin, par Gill ; de Mme Gaston Paris, par Ricard ; de Théodore de Banville, par Alfred Dehodencq ; de Mlle Chassériau, par Chassériau ; d'Alphonse Daudet, par Eugène Carrière ; de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie, par Winterhalter ; d'Hippolyte Flandrin et de Courbet, par eux-mêmes.

De Jean-Baptiste Isabey, on trouve des miniatures de sa Nièce et de Lord Byron. Une belle collection de bustes de célébrités d'autrefois est due à Carrier-Belleuse et à Carpeaux ; au milieu des œuvres de celui-ci, on remarque une *Impératrice Eugénie* qui fut exécutée dans l'atelier du grand statuaire par le petit prince impérial.

Auprès de leurs aînés, les artistes vivants, sociétaires de la Nationale, figurent avec de nombreux portraits d'une actualité plus proche de nous.

Cette manifestation d'art, fort instructive, est délicieusement mise en valeur par le joli décor de Bagatelle.

R. DE BETTEX.

Le portrait de la duchesse de Berry appartient à la collection de M. Grinier. Les autres portraits, reproduits ici, ont été prêtés à l'exposition par le duc d'Orléans et le duc de Chartres.



Le prince de Joinville jouant au collège Henri-IV
par Horace Vernet.



La comtesse de Paris,
par Jalabert.



Le comte de Paris en robe de baptême,
par Winterhalter.



Prologue : Chœur des nymphes de Diane dans la forêt d'Erymanthe, à Trézène (décor de M. Jusseaume).



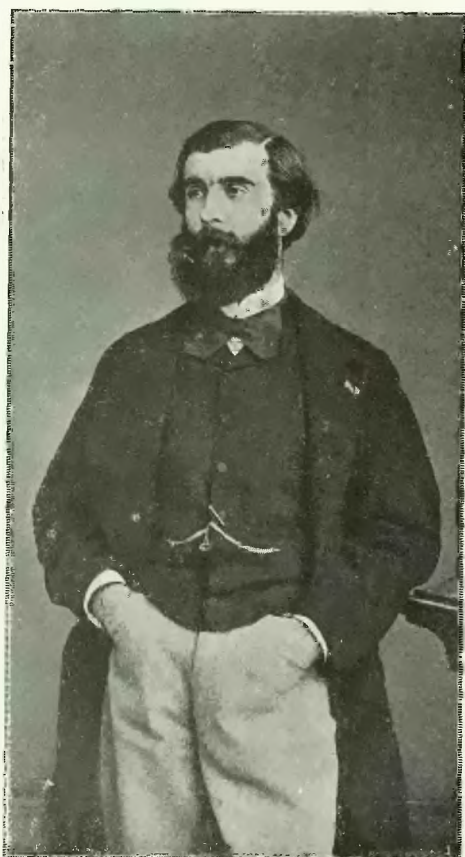
Premier acte: la prière d'Hippolyte et d'Aricie devant l'autel de Diane (décor de MM. Rochette et Landrin). — Voir l'article, page 342.
UN CHEF-D'ŒUVRE CLASSIQUE A L'OPÉRA: HIPPOLYTE ET ARICIE

LUDOVIC HALÉVY

Ludovic Halévy, dont la santé déclinait depuis longtemps, est mort jeudi dernier, 7 mai, à Paris, où il était né le 1^{er} juillet 1834. Il y a une quinzaine d'années qu'il avait cessé d'écrire; mais l'oubli, qui trop souvent, pour les artistes et les écrivains, suit de près la retraite, ne devait pas voiler le durable éclat d'un nom demeuré en belle place sur les affiches de théâtre et dans les vitrines des libraires, tandis que, sa tâche achevée, l'homme allait s'effaçant avec une douce philosophie.

Fils de Léon Halévy, un littérateur distingué, neveu de Fromental Halévy, le musicien célèbre, auteur de *la Juive*, Léon Halévy, comme tant d'autres, s'était dirigé vers la littérature par le chemin de traverse de l'administration. Au sortir du lycée Louis-le-Grand, il entra dans un ministère, devint chef de bureau, puis, grâce à la protection de Morny, obtint, au Corps législatif, un poste de secrétaire-rédacteur, qu'il conserva jusqu'en 1865. Comme tant d'autres aussi, d'ailleurs, il n'avait pas attendu d'être affranchi du joug administratif, parfois assez léger, pour donner libre carrière à sa vocation littéraire. Bien avant de prendre définitivement son essor, il avait fait jouer, sous le pseudonyme de Jules Servièrès, nombre de petits opéras-bouffes, notamment *Ba-ta-clan*, *la Chanson de Fortunio*, *le Pont des soupîrs*, musique d'Offenbach; *le Docteur Miracle*, musique de Bizet, quand il rencontra Henri Meilhac. On sait combien leur collaboration de près de vingt années fut heureuse et féconde, quelle brillante trinité ils formèrent d'abord avec Offenbach, le maître de l'opérette, de qui la musique endiablée s'adaptait merveilleusement à la fantaisie de leur verve étincelante. *La Belle Hélène*, *Orphée aux Enfers*, *Barbe-Bleue*, *la Vie parisienne*, *la Grande-Duchesse de Gerolstein*, *la Périchole*, *les Brigands*, modèles en quelque sorte classiques du genre, eurent, au théâtre des Variétés, des succès retentissants et firent les délices du public, à la fin du second Empire; il est telles de ces pièces dont le public d'aujourd'hui se délecte encore, tant elles ont conservé la saveur des bons crus. Meilhac et Halévy écrivirent en outre le livret du *Petit Duc* et de la *Petite Mademoiselle* pour Charles Lecocq, celui de *Carmen*, tiré de la nouvelle de Mérimée, pour Bizet.

Ils ne réussirent pas moins dans la comédie, où, sans préjudice de leur don d'observation pénétrante, ils apportaient leur esprit piquant, pétillant et moussieux — la comparaison, quoique un peu usée, s'im-

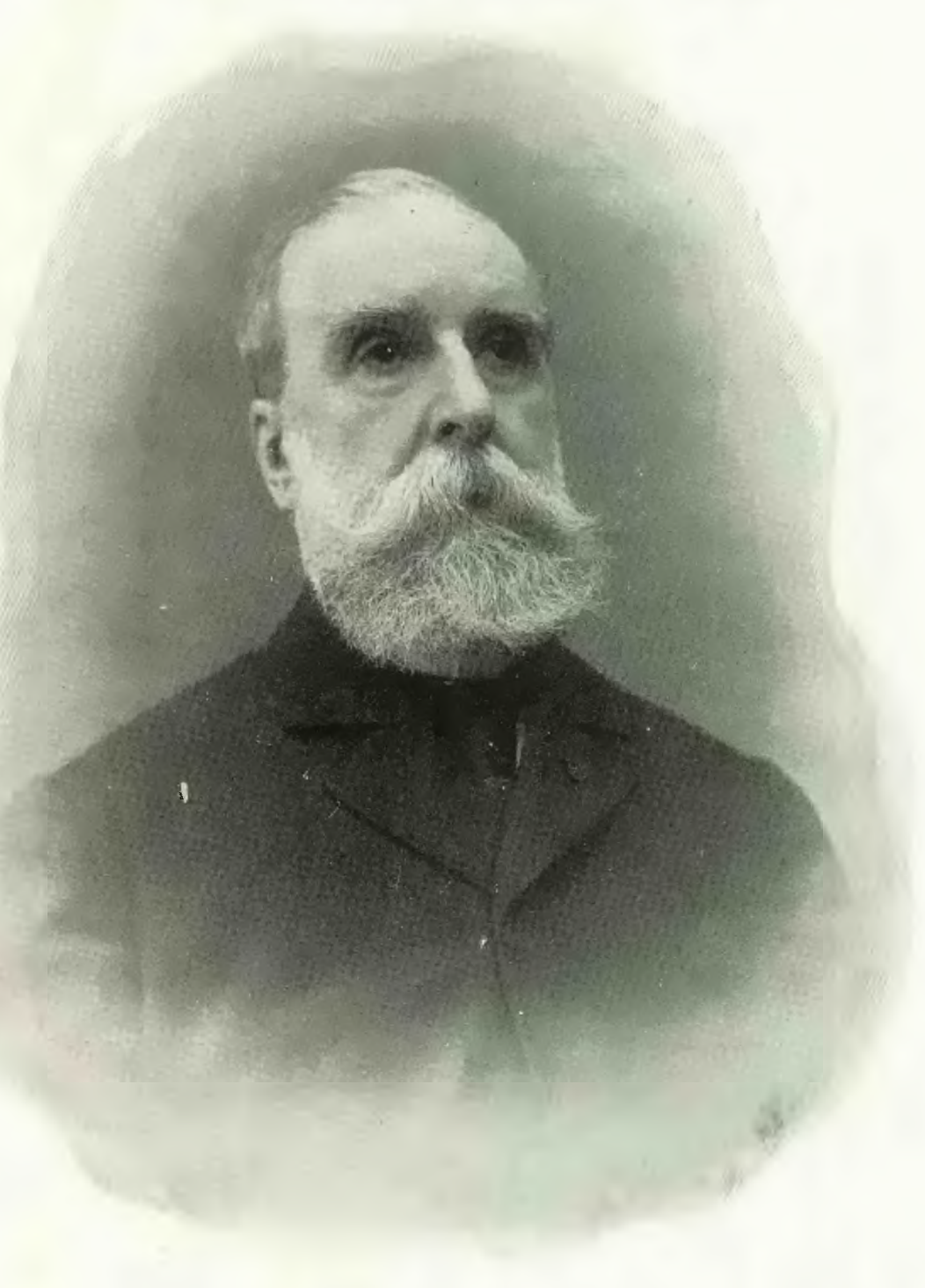


Ludovic Halévy en 1865

pose — comme le champagne. Rappelons particulièrement *le Train de minuit*, *le Brésilien*, *les Méprises de Lambinet*, *Tout pour les dames*, *Froufrou* (le triomphe d'Aimée Desclée au Gymnase en 1869), *le Réveillon*, *Tricoche et Cacolet*, *le Roi Candaule*, *l'Été de la Saint-Martin*, *la Petite Marquise*, *la Boule*, *le Mari de la débutante*.

Après *la Roussotte*, en 1881, la collaboration est rompue. Tandis que Meilhac poursuit sa carrière dramatique, Halévy, renonçant au théâtre, se consacre au livre. Déjà, il a publié *l'Invasion*, tableaux de la guerre de 1870; *Monsieur et Madame Cardinal*, où il a peint magistralement le type de la mère d'actrice, désormais désignée sous ce nom devenu proverbial. Il complète, avec *les Petites Cardinal* et *la Famille Cardinal*, cette savoureuse étude de mœurs dont il a puisé les éléments dans un monde qu'il connaît à fond; il donne *Notes et Souvenirs*, *Criquette*, *Un mariage d'amour*, *Karikari*. Mais, dans le roman proprement dit, son œuvre maîtresse, la plus lue chez nous, la plus répandue à l'étranger, popularisée par l'adaptation à la scène qu'en a faite M. Pierre Decourcelle, c'est *l'Abbé Constantin*, figure exquise de brave et honnête homme autour de laquelle l'art exquis de l'auteur a groupé tout ce qu'il fallait pour rendre la vertu aimable.

Ludovic Halévy avait été élu à l'Académie française, le 4 décembre 1884, en remplacement du comte d'Haussonville, père de l'académicien actuel. Quelque temps auparavant, M. Jules Claretie, anticipant sur l'événement prévu, supposait que le collègue chargé de recevoir le nouvel immortel lui



Ludovic Halévy.

dirait : « C'est le bon et charmant abbé Constantin qui vous a pris par la main et vous a tout droit conduit parmi nous. » M. Edouard Pailleron, en effet, tint à peu près ce langage; il loua surtout le récipiendaire d'avoir su dégager sa personnalité en ses romans et nouvelles, « œuvres individuelles, conçues dans un sentiment tout particulier, exprimées dans une forme toute moderne, frappées au coin du parisianisme ».

Assez longtemps encore, même après avoir définitivement déposé la plume, il continua de s'intéresser en dilettante au mouvement littéraire contemporain, très assidu, tant que sa santé le lui permit, à l'Académie, au Conservatoire, ne perdant rien, malgré l'âge, de son élégante affabilité.

Durant les dernières années de sa vie, ce Parisien de Paris aimait à passer l'été sous les paisibles ombrages de sa propriété de Sucy-en-Brie. Il se préparait à cette villégiature, quand il s'est éteint, à Paris, au cœur de la Cité, dans une vieille maison de la place Dauphine, la maison des Bréguet, les horlogers fameux, auxquels il était apparenté par son mariage. Il laisse deux fils, M. Elie Halévy, professeur à l'École des sciences politiques, et M. Daniel Halévy, tous deux connus pour de remarquables travaux de philosophie, d'histoire et de littérature.

Académicien et commandeur de la Légion d'honneur, Ludovic Halévy a voulu avoir des obsèques très simples, sans fleurs ni discours.

EDMOND FRANK.



Notre ministre du Commerce à l'exposition franco-britannique de Londres : M. Cruppi, entre le duc d'Argyll et M. Cambon, et suivi de la commission de l'exposition, visite les travaux à la veille de l'ouverture. — *Phot. Chusseau-Flaviens.*

M. CRUPPI A L'EXPOSITION DE LONDRES

A quelques jours de l'ouverture de l'exposition franco-britannique, fixée au 14 mai, M. Cruppi, ministre du Commerce, invité par la Chambre de commerce française à son banquet annuel et devant son collègue M. Ruau, ministre de l'Agriculture, désigné avec lui pour représenter le gouvernement français à cette solennité, s'est rendu, la semaine dernière, à Londres, où il a pu suivre, de ses yeux, les derniers préparatifs des exposants. Ils sont terriblement précipités. Mais le ministre du Commerce l'a dit dans un discours : « Une exposition qui se respecte, une exposition renseignée sur l'étiquette et les usages ne doit pas s'aviser d'être prête avant la minute même de l'inauguration. Peut-être même est-il élégant qu'un brin de désordre subsiste pendant quelques moments après l'ouverture. » Et l'exposition franco-britannique respectera ces traditions.

En attendant, et après avoir, le jeudi 7 mai, jour de son arrivée à Londres, assisté avec le duc d'Argyll, président d'honneur de l'exposition, au banquet de la Chambre de commerce française, présidé par M. Paul Cambon, ambassadeur de la République, le ministre, en nombreuse compagnie, a visité en détail l'exposition, où douze mille ouvriers donnaient le suprême coup de collier. L'impression qu'il a recueillie est excellente : il est convaincu que l'exposition sera, au point de vue français, un gros succès, qui aura des résultats pratiques.

Rappelons qu'elle est installée à Shepherd's Bush, à l'ouest de Londres, à quelques milles du centre de la ville. Une vingtaine de palais de bel aspect sont répartis sur un emplacement de 60 hectares, admirablement desservi par les tramways et le tube.

LE BAPTÊME MILITAIRE DU PRINCE DES ASTURIES

Récemment, on célébrait solennellement, à Madrid, le centième anniversaire du 2 mai 1808, date initiale du soulèvement qui devait aboutir à l'indépendance de l'Espagne. Il y eut un défilé des troupes sur l'avenue du Prado, où s'élève le monument commémoratif de l'indépendance.

Cette fête nationale fut marquée par un incident caractéristique. Alphonse XIII, ayant amené son fils, le petit prince des Asturies, âgé d'un an à peine, le prit dans ses bras pour aller lui faire baiser le drapeau espagnol. Les assistants goûtèrent fort l'opportunité de ce geste ; la gravité de l'acte accompli se tempéra du sourire éclairant le visage martial des officiers rangés sur le passage du souverain et de la gentillesse de l'enfant royal aux yeux naïvement amusés autant qu'étonnés de l'appareil militaire déployé autour de lui.



Le roi d'Espagne Alphonse XIII portant son fils le prince des Asturies, à la fête du centième anniversaire de l'indépendance de l'Espagne.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire

Un jour de mai 1809, la duchesse Anne de Courlande, après avoir mis la main de sa fille Dorothée dans celle du comte Edmond de Périgord, neveu du prince de Talleyrand, laissa les jeunes gens en tête à tête. Des fiancés, en effet, ont généralement des choses à se dire, même lorsque, comme c'était le cas, ils se causent pour la première fois. En cette circonstance, ce fut la jeune fille qui donna le signal des épanchements.

— Monsieur, dit-elle, j'espère que vous serez heureux dans le mariage qu'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire moi-même ce que vous savez sans doute déjà, c'est que je cède au désir de ma mère, avec la plus parfaite indifférence pour vous.

— Mademoiselle, répondit Périgord, cela me paraît tout naturel. De mon côté, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car, à mon âge, on aime bien mieux la vie de garçon.

La fillette — elle avait seize ans — trouva, tout en se louant de sa propre franchise, que son fiancé manquait de galanterie. Elle l'épousa tout de même un mois après. L'union ne fut pas heureuse. Dans les *Souvenirs* qu'elle rédigea et que sa petite-fille, M^{me} la comtesse Jean de Castellane, vient de publier avec une très belle préface de M. Étienne Lamy (Calmann-Lévy, 7 fr. 50), Dorothée de Périgord, duchesse de Dino, condamne les consentements si légers dans « la seule grande question de la vie de la femme ». Ces mémoires, qui nous renseignent sur la famille ducal de Courlande et sur la petite cour du comte de Provence à Mittau, s'arrêtent malheureusement au mariage de Dorothée. Que de curieuses pages, cependant, aurait pu ajouter à ses premiers souvenirs cette grande dame à qui l'histoire reprocha son trop vif enthousiasme pour les cosaques de 1814, cette jolie rouée, dont le prince de Talleyrand s'éprit d'une passion sénile ! Mais, si la duchesse de Dino eut ses raisons pour ne pas nous faire plus longuement ses confidences, une bonne langue du temps, toujours bien informée, la comtesse de Boigne, est beaucoup moins discrète. Après s'être déjà, en divers endroits de ses mémoires, occupée de la duchesse de Dino, elle nous explique, dans les derniers chapitres, actuellement parus, de ses *Récits d'une Tante* (Plon, 7 fr. 50), le rôle diplomatique que joua la jolie Courlandaise dans la réconciliation de Talleyrand avec l'Eglise. Et les détails qu'elle nous donne à ce sujet sont presque aussi captivants que les étonnants potins, les extraordinaires commérages dont est fait, un peu avant, son récit de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye.

Littérature. Critique.

Vous savez l'anecdote que l'on raconte au sujet de la première représentation d'*Hernani*, et qui caractérise à merveille l'aveuglement d'un public passionné. Dans le tumulte des bravos et des sifflets, qui accompagnaient les tirades romantiques, on n'entendait plus guère la voix des acteurs. Et, lorsque Hernani traita Ruy Gomez de « vieillard stupide ! » deux spectateurs du parterre comprurent : « vieil as de pique ! » Le premier se leva, furieux, en criant : « C'est abominable ! » — « C'est sublime, monsieur », cria le second en se levant aussi. Il se passe, toutes proportions gardées, quelque chose d'analogue au sujet du deuxième volume de la *Correspondance d'Emile Zola* (Fasquelle, 3 fr. 50), qui a paru en son instant, favorable selon les uns, fâcheux selon les autres. Beaucoup parmi ceux qui louent ou qui invectivent ce recueil ne nous paraissent pas l'avoir feuilleté avec le calme et l'attention nécessaires. En tout cas, les opinions déjà exprimées sur ces lettres sont trop contradictoires pour que nous tentions de les concilier. Et nous nous bornerons à indiquer que, en outre de nombreux renseignements sur les œuvres et les hommes de la littérature contemporaine, nous trouvons, dans ce volume, de fort intéressants aperçus sur les genres et notamment cette ingénieuse théorie des « écrans littéraires », qui mériterait de figurer dans toutes les anthologies de nos écoles.

M. Henri Brémont a réuni et commenté en un substantiel volume : *Vingt-cinq années de vie littéraire* (Bloud, 3 fr. 50), les plus belles pages de M. Maurice Barrès. Cet ouvrage sera précieux à tous ceux qui, disposant de peu de temps pour leurs lectures,

et de peu d'argent pour leur bibliothèque, désirent connaître, avec assez de précision la physionomie de l'œuvre du jeune académicien, et suivre, pendant vingt-cinq années, l'évolution littéraire et philosophique de M. Barrès. — Et nous devons encore signaler, parmi les publications récentes sur notre littérature, rétrospective ou contemporaine : un *Petit Glossaire des Lettres de M^{me} de Sévigné* (Imp. Bourges, Fontainebleau, 3 fr.), par M. E. Pilastre ; une réimpression du beau livre de M. P. Bourgain, *Gréard, un moraliste éducateur* (Hachette, 3 fr. 50) ; des pages pieuses, consacrées par M^{me} Th. Emile Ollivier au souvenir d'une amie, *Valentine de Lamartine*, la fille adoptive du poète des *Méditations* (Hachette, 3 fr. 50) ; des fragments des célèbres discours des plus grands orateurs depuis Sophocle et Démosthène jusqu'à Gambetta, Brunetière, Millerand et Albert de Mun, une vivante histoire de la parole humaine (*Aux sources de l'éloquence*. — Bloud, 3 fr. 50) présentée par un jeune écrivain qui est aussi un brillant orateur, M. Marc Sangnier ; un agréable travail de M. Georges Casella sur *J.-H. Rosny* (Sansot, 1 fr.) ; une étude de M. J.-P. Crouzet Benaben sur *Jean Lahor* (Lemerre, 2 fr.) ; et une réédition de *Grands Coeurs* (Traduction A. Piazzi, Delagrave), livre de lectures pour les écoles, composé avec des fragments choisis dans l'œuvre charmante et généreuse d'Edmond de Amicis, le récent disparu, dont la mort n'a pas endeuillé que la littérature italienne.

Romans.

Un homme qui, successivement, a été matelot, chercheur d'or et vagabond, qui a parcouru à pied les Etats-Unis et le Canada, chassé les phoques dans la mer de Behring, mendié à Londres, peiné dans les mines du Klondyke, puis, dans un changement de destinée, suivi, comme correspondant de guerre, les combats de Mandchourie et qui, finalement, se met comme tout le monde, à écrire des romans, doit, nécessairement produire des œuvres qui ne ressemblent pas à celles de tout le monde. Tel est le cas du romancier américain, Jack London, l'auteur de *L'Appel à la Forêt*, dont M^{me} la comtesse de Galard vient de nous donner une traduction française (Juvén, 3 fr. 50). Jack London, marin, aventurier, miséreux et homme de peine avant de devenir homme de lettres, a vu, dans les sociétés brutales des pays neufs où il erra, des hommes et des bêtes superbement primitifs. Il paraît s'être davantage intéressé aux psychologies des bêtes qu'aux mentalités des hommes, et son *Appel à la Forêt*, qui est le poème de la vie d'un chien lentement repris par la sauvagerie primitive, impressionne puissamment notre esprit par tout ce qu'il contient de « nouveau », de douloureux et de magnifique, de terrifiant et de grandiose.

Evidemment, la charité est une forme très imparfaite de la solidarité humaine. Ce n'est point avec la charité que l'on arrivera — heureusement pour la dignité de l'homme — à résoudre le problème social. Néanmoins, il est peu contestable que, en attendant mieux, les initiatives bienfaisantes, publiques ou privées, ont cet heureux résultat de soulager un nombre considérable d'infortunés. M. Edouard Quet, qui, déjà, avait dressé un habile réquisitoire contre les maisons de correction, part en guerre, dans un nouveau livre, contre les *Charitables* (Fasquelle, 3 fr. 50). Entendez qu'il s'agit des faux charitables, ceux dont les élans sont commandés par un égoïsme, une ambition, un peu respectable intérêt personnel. Tout de même, la joute est délicate et périlleuse. Il faut se garder de tuer la générosité en dénonçant, avec trop d'âpreté, ses mobiles. Qu'importe, après tout, que le geste bienfaisant soit calculé, s'il porte ! Nous regrettons que, dans son livre, M. Quet n'ait pas songé à opposer une œuvre intéressante — il y en a tout de même quelques-unes — à celles qui se réduisent à un insolent et vain cabotinage. Mais, cette réserve faite, nous approuvons tous les justes soufflets que l'auteur donne aux vilaines faces qui grimacent en public leurs faux airs charitables, et s'obstinent à vouloir nous faire applaudir la plus haïssable, la plus répugnante des comédies.

Hélène, garçon d'hôtel, qui paraît chez l'éditeur Ollendorff (3 fr. 50), n'est point une œuvre posthume de Jean Lorrain. Ce livre, riche de tout le talent de l'auteur disparu, fut publié, scène par scène, il y a déjà plusieurs années, dans un grand quotidien. Bien entendu, nous ne conseillerons

point de confier cet ouvrage aux pensionnaires, car les livres de Jean Lorrain n'ont pas l'habitude de figurer dans les collections pour jeunes filles. — Au nombre des romans nouveaux, mentionnons encore : *le Mari* (Ambert, 3 fr. 50), par M. Ernest Daudet ; *Ce qu'il fallait savoir* (Fasquelle, 3 fr. 50), par M. Ernest Tissot, qui étudie l'un des plus redoutables problèmes de la vie sentimentale, et nous assure que, dès qu'il s'agit d'amour, l'âge ne compte guère, l'âge ne compte plus ; *Frissons dangereux* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Henri Rabusson ; *la Couronne de roses* (Plon, 3 fr. 50), par Edgy, qui fait évoluer une idylle tragique dans le décor étrusque de Fiesole, baigné de chaude lumière et grouillant de vie pittoresque ; *la Découverte du docteur Faldras* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. O. de Fraynel ; *l'Armoire au linge blanc*, titre joli d'un livre honnête, par M. Armand Delmas (Plon, 3 fr. 50) ; *la Lumière perdue* (Ollendorff, 3 fr. 50), simple histoire d'amour dans un décor d'Afrique, par M. Jean Saint-Yves ; *Enracinés* (Plon, 3 fr. 50), un roman de la terre par M. Baraudon, qui connaît à merveille la vertu du sol ; *l'Héritage Lehn* (Lib. universelle, 3 fr. 50), une œuvre de F. de Zobeltitz, traduite de l'allemand par M. P. de Pardiell ; *Jean Cass* (Ambert, 3 fr. 50), histoire d'un pauvre diable, par M. Nonce Casanova qui écrit, sur la misère humaine, avec un effrayant réalisme ; des *Légendes d'Alsace* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Georges Spetz ; de remarquables *Nouvelles* de Léonide Andréief, traduites du russe par M. Serge Perski (Ed. du Monde illustré, 3 fr. 50) ; des romans historiques : *le Roman du grand Condé* (Ollendorff, 3 fr. 50), par M. Marcel Dhany ; *la Fin de Tadmor* (Michaud, 3 fr. 50), par M. Ed. de Fréjac ; *les Moines guerriers* (Juvén, 2 vol. 7 fr.), par le célèbre biographe de Sherlock Holmes, Conan Doyle, qui se désintéresse des exploits de ses policiers et de ses chenapans pour nous faire admirer les grandes actions d'une compagnie de paladins ; enfin des livres gais : *Au bon vieux temps* (Honoré Champion, 4 fr.), contes et légendes de l'ancien bocage normand, par M. A. Madelaine ; *Nos Domestiques* (Mame, 3 fr. 50), des dialogues de Jean Draut ; *Patras* (Ed. du Monde illustré, 3 fr. 50), un spirituel récit de M. Maurice Vaucaire.

LES THÉÂTRES

L'Opéra, justifiant entièrement son titre officiel d'« Académie nationale de musique », a repris *Hippolyte et Aricie*, de Jean-Philippe Rameau, grand maître de la musique classique française. *Hippolyte et Aricie* fut, chronologiquement, le premier des vingt ouvrages — sans compter les ballets — que Rameau fit représenter à l'Opéra, de 1733 à 1760 ; il en est aussi l'un des premiers par la valeur. Rameau en avait composé la partition sur une « tragédie » de l'abbé Pellegrin, sorte de poème en un prologue et en cinq actes très médiocrement inspiré de la *Phèdre*, de Racine, mais bourré de divertissements variés : entrées de bergers, chœurs de nymphes, apparitions de dieux et de déesses, donnant prétexte à toutes sortes de symphonies où s'exerça la prodigieuse invention du grand musicien. Pourtant, à l'origine, cette œuvre provoqua plus d'étonnement que d'admiration tant elle était de forme nouvelle, — pour l'époque ; on était saisi de la puissance et de la vérité de la déclamation ; enfin, pour la première fois un rôle relativement important était donné à l'orchestre. Aujourd'hui que nos oreilles sont habituées à bien d'autres bruits, ce qui nous impressionne surtout, c'est, au contraire, l'harmonie parfaite qui règne entre toutes les parties de cette œuvre si simplement, si clairement, si purement, si lumineusement musicale. Elle est très bien rendue par l'orchestre de l'Opéra, et par les chanteurs — une exceptionnelle réunion d'artistes — MM. Plamondon (*Hippolyte*), Delmas, Dubois, Gresse, et M^{les} Gall (*Aricie*), Bréval, Hatto, Mastio. Les « ballets avec chant » sont continus dans cette œuvre ; ils sont chantés par les chœurs, fort bien en voix ; ils sont dansés par quelques-unes des bonnes danseuses du corps de ballet, ayant à leur tête l'étourdissante Aida Boni qui nous vient de la Scala de Milan.

Le Vaudeville fait, à *Un divorce*, succéder *Mariage d'étoile*, du roi du vaudeville, M. Alexandre Bisson, et de son neveu Georges Thurner, qui débuta l'an dernier

au Théâtre Antoine avec une comédie moderne, *le Bluff*. *Mariage d'étoile* est une comédie-vaudeville qui n'a pas d'autre prétention que de plaire et de divertir ; elle y réussit franchement, d'abord par son sujet : les relations d'une comédienne applaudie et de son entourage, avec une famille bourgeoise et provinciale, — le comique en est inévitable et d'un effet toujours sûr ; ensuite par la conduite des scènes et par le dialogue, habiles et simples, tour à tour pleins d'émotion légère et d'exubérante gaieté, charmants d'esprit et de fraîcheur. M^{me} Jeanne Granier joue avec autant d'entrain que de vraisemblance et de naturel, le rôle de l'étoile. M^{mes} Marguerite et Cécile Caron, leur fille et nièce M^{me} Carère, la secondent parfaitement. MM. Lérard, Gauthier, Joffre, complètent cette excellente distribution.

M. Robert d'Humières nous a fait connaître, au théâtre des Arts, une des œuvres principales de l'Irlandais Bernard Shaw, auteur dramatique applaudi, célèbre déjà, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Belgique, à peu près inconnu en France. *Candida*, pièce en trois actes, traduite — excellentement, semble-t-il — par M. et M^{me} Hamon, nous étonne d'abord par l'étrangeté des caractères présentés, et puis nous séduit par la profondeur, la sûreté de leur analyse. Evidemment, le pasteur Morell, le poète Marchbanks et la sincère Candida, qui est entre eux, n'agissent pas, ne parlent pas comme nous avons coutume de faire, dans la vie, et de voir faire, au théâtre ; ils expriment leurs pensées, toujours inspirées par un noble idéalisme, leurs sentiments les plus subtils, les plus secrets, avec une franchise — et c'est là une des caractéristiques de la « manière » de Bernard Shaw — une franchise réaliste qui nous surprend, mais qui nous intéresse aussi. Au surplus, l'œuvre est scéniquement bien conduite. Il faut féliciter le théâtre des Arts de cette initiative. *Candida* est du reste intelligemment jouée, dans un joli décor de « home » britannique, par M^{me} Vera Sergine, et par MM. Durec, Maupré et Bayle.

M. Deval a fait, à l'Athénée, une tentative fort intéressante et qui pouvait apporter quelque variété dans son répertoire ; elle n'a pas été couronnée du succès qu'il devait espérer. *La Conquête des fleurs*, comédie fantaisiste de M. Gustave Grillet, nous transporte dans la planète Vénus où les fleurs sont femmes, où les femmes sont fleurs, mais où l'amour est ignoré ; il faut que l'équipage d'une aéronef venue de la terre en apporte la révélation. La fantaisie des détails a paru inférieure à la fantaisie du sujet. On a applaudi la beauté des habitantes de Vénus : Lyllis, Rosita, Dalila, Giroflea, etc., personnifiées par M^{les} Duluc, Brésil, Ael, Cavell.

La Porte-Saint-Martin, qui avait fermé ses portes prématurément sur *le Chevalier d'Eon*, les a rouvertes pour donner une série de représentations d'opéras-comiques du vieux répertoire.

Le Cercle des Escholiers a représenté, au Théâtre Femina, un acte de M. Georges Loiseau : *l'Invitation à l'amour*, cas de fine psychologie traité avec quelque souci littéraire, et trois actes de M. André Ibels : *Autour de la lampe*. Ce titre, paisible, familial, précède un drame âpre et violent, une histoire de *Phèdre*, en 1908, dans un petit intérieur bourgeois.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE COSMOPOLITISME DE NEW-YORK.

Les vrais Américains sont assez rares à New-York : sur une population de 3 millions 500.000 âmes, on n'en compte guère que 700.000, soit le cinquième.

Par contre, la capitale des Etats-Unis est la première ville juive du monde : elle abrite 675.000 juifs (260.000 à Varsovie). Avec 650.000 Allemands, elle vient immédiatement après Berlin (2 millions) et Hambourg (700.000), représentant, par conséquent, un centre germanique plus important que Munich et Dresde (500.000). Ses 175.000 Austro-Hongrois la placent après Vienne, Budapest et Prague.

New-York est encore la plus grande cité irlandaise du globe ; on y trouve 600.000 Irlandais, c'est-à-dire presque le double de la population de Belfast (350.000).

LA « MAISON DES AVEUGLES ».

On vient d'inaugurer, à Paris, 9, rue Duroc, près des Invalides, la « Maison des aveugles ». L'idée et l'œuvre ne sont pas nouvelles, car, depuis près de vingt ans, M. Maurice de La Sizeranne, lui-même atteint de cécité, s'occupe sans relâche d'améliorer le sort des aveugles, en leur donnant une instruction, en leur apprenant des métiers, et en leur procurant des places. Grâce à cette initiative, des quantités de malheureux qui ne pouvaient que mendier, gagnent maintenant leur vie.



La lecture de la revue en caractères Braille, affichée dans un couloir.



L'archiviste aveugle dans sa bibliothèque.

Dans cette Maison des aveugles, les motifs purement décoratifs étaient évidemment inutiles. Il ne s'agissait pas, pour l'architecte, de « parler aux yeux », il fallait « parler aux doigts », puisque c'est par le toucher que les locataires de cet immeuble se dirigent.

L'installation est bien comprise dans ce sens, et l'étranger qui ne serait pas prévenu du lieu qu'il visite ne s'apercevrait peut-être pas, immédiatement, que tous ces gens qui vont et viennent n'y voient pas. Certains aveugles, habitant près de la rue Duroc, arrivent seuls à la maison ; ils montent les escaliers, parcourent les couloirs. Sur les portes, des petites plaques écrites en Braille (écriture par points en relief) donnent la désignation des pièces. Les aveugles entrent, s'installent et s'occupent activement. Les professions qu'ils exercent sont fort nombreuses : matelassiers, couteliers, dactylographes, accordeurs de pianos, masseurs, broyeurs, canneurs, vaniers, etc.

Une des grandes curiosités de la Maison des aveugles est la bibliothèque, unique au monde, de livres blancs, contenant 25.000 volumes écrits en relief, la plupart copiés par des femmes du monde qui ont appris l'écriture Braille. Tout le service de cette bibliothèque est confié à des aveugles qui manient dextrement des milliers de fiches couvertes de points Braille, puis, sans hésitation, vont dans les casiers prendre le volume demandé.

Dans leur maison, les aveugles peuvent aussi se mettre au courant des événements actuels, par la lecture de deux revues spéciales, écrites en Braille et affichées dans les couloirs.

LES AVERTISSEMENTS SISMQUES.

Depuis quelque temps, un certain nombre d'observatoires européens, dont l'observatoire de Paris, sont pourvus d'un sismographe, appareil combiné pour enregistrer, à des distances considérables, les tremblements de terre. Jusqu'ici, les diagrammes ainsi obtenus ne servaient guère qu'à constater la vitesse de transmission des secousses du sol. L'observatoire de Hambourg a songé à les utiliser pour déterminer exactement, sans le secours d'aucune autre information, la région affectée par le cataclysme.

Le procédé est basé sur ce fait que la durée des deux premières phases d'oscillations enregistrées par un sismographe permet de calculer la distance de ce poste d'observation au centre du mouvement. L'observatoire de Hambourg se fait télégraphier les distances ainsi calculées à Strasbourg et à Gratz ; il lui suffit, dès lors, de prendre un globe terrestre et d'y tracer deux cercles, autour de ces deux villes prises comme pôles, avec les rayons sphériques indiqués : l'intersection fait connaître le point cherché. Un troisième cercle, correspondant aux observations faites à Hambourg, apporte une nouvelle précision.

Désormais, on pourra donc être parfois fixé, au bout de quelques heures, sur la région parcourue par un tremblement de terre qui, souvent, a pour première conséquence l'interruption des communications télégraphiques.

SOUS-MARIN ET DIRIGEABLE D'IL Y A CENT ANS.

Vers 1883, à la Nouvelle-Orléans, on effectuait des dragages à l'entrée du Bayou-Saint-Jean, qui unit le lac Ponchartrain au Mississippi, lorsque la drague buta contre un obstacle barrant le chenal. Cet obstacle était une sorte de carcasse de fer, d'aspect singulier, que l'on déposa sur la rive voisine, où elle fut longtemps considérée comme une épave sans valeur. Il semble aujourd'hui que l'on se trouve en présence du doyen des sous-marins.

Ce bateau affecte la forme d'un énorme poisson très aplati sur les flancs. Long de 5 mètres, il mesure, dans sa partie la plus renflée, 1 m. 50 de haut et 1 m. 20 de large.

Sur la partie supérieure, entre deux anneaux qui servaient à le suspendre, on distingue deux ouvertures : l'une, un capot (les charnières du couvercle se voient encore), livrant aisément passage à un homme, auquel il est, d'ailleurs, impossible de se tenir debout à l'intérieur ; l'autre, en avant, plus petite, probablement destinée à une prise d'air, ou au lancement d'un projectile.

L'arrière, très effilé, se termine par un arbre porte-hélice ; mais les ailettes n'existent plus. Au niveau des ouïes de ce poisson monstre, on remarque un axe horizontal aux extrémités duquel deux grandes palettes, dont l'une subsiste, se mouvaient parallèlement à la coupe longitudinale du bateau et devaient servir à le ramener à la surface.

Enfin, sous ce que nous appellerons la quille, on trouve la trace de deux gouvernails, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.

Une manivelle, encore visible sur l'axe des deux nageoires latérales, fait supposer que les mouvements d'immersion et d'émersion étaient imprimés par deux hommes. Quant à l'hélice, tout son système moteur a disparu.

Ce curieux sous-marin, dont la photographie nous a été communiquée par M. le docteur Bosredon, a-t-il pu plonger, puis remonter à la surface des eaux après avoir blessé un navire ennemi ? On l'ignore. On ne sait même ni la date, ni le lieu de sa construction. Certains prétendent qu'il fut construit en France et envoyé aux confédérés pour servir à la défense de leur capitale contre l'escadre de l'amiral Farragut. D'autres, ce qui est infiniment plus probable, admettent qu'il fut inventé et construit à la Nouvelle-Orléans. D'après certains documents, au moment de la guerre de Sécession, les confédérés auraient possédé deux sous-marins. L'un d'eux, le *David*, qui, à ses essais, aurait par trois fois coulé, serait parvenu à faire sauter un navire ennemi, le *Heusanotic*, mais n'aurait jamais reparu. L'autre n'aurait jamais pu prendre la mer, et, plutôt que de le livrer aux ennemis, on aurait préféré le couler. C'est celui-là qu'on aurait retrouvé.

Enfin, suivant une troisième version, ce sous-marin daterait de la guerre avec les Anglais de 1815. Il aurait fait partie de l'armement et de la défense du Fort Espa-

gnol, ancien fort Saint-Jean, où Jackson avait établi son quartier général.

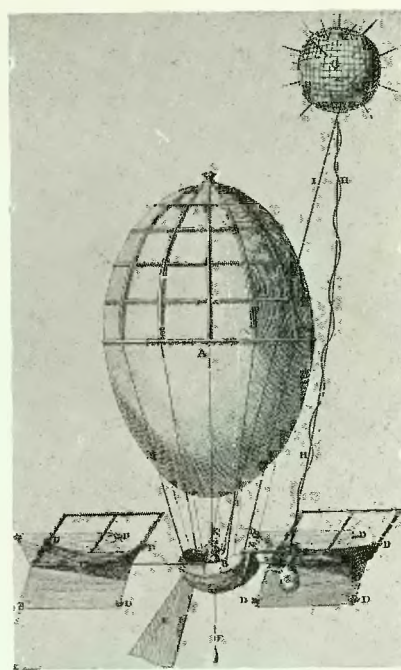
Aujourd'hui, le sous-marin repose au milieu des canons et des affûts brisés dans l'enceinte même du Fort Espagnol, dont il ne reste que quelques pans de mur. Il est là depuis plus de vingt ans et chaque jour le détruit. Nos compatriotes avaient songé à offrir à notre gouvernement cette épave. Possédant les premiers la plus grande flotte sous-marine, il était très intéressant pour nous d'avoir l'ancêtre de ces bateaux. Les sympathies dont jouit à juste titre la colonie française lui avaient permis d'obtenir du maire de la ville, M. Martin Behrmann, l'autorisation d'enlever et d'expédier en France cette épave. Une compagnie de chemin de fer, la « Frisio Railroad », offrait généreusement de faire son transport. Notre vice-consul fit des démarches près du ministère de la Marine en janvier 1906. Depuis cette époque on n'entendit plus parler de rien. Et cette année, le gouvernement américain vient de décider le transport du sous-marin dans le musée de la marine de la ville.

Dans un autre ordre d'idées, M. de Kerdel nous communique un document curieux qu'il a retrouvé dans la bibliothèque de son château de Keruzoret. La plaquette est intitulée : *Essai sur la nautique aérienne, contenant l'art de diriger les ballons aérostatiques à volonté, et d'accélérer leur course dans les plaines de l'air. Lu à l'Académie royale des sciences de Paris, le 14 janvier 1784, par M. Carra, auteur des nouveaux principes de physique.*

L'auteur y indique, en se référant à la figure que nous reproduisons, comment il conçoit un dirigeable. Un cylindre de bois reposant sur les deux bords de la nacelle porte, de chaque côté, trois ailes de taffetas gommé, chacune de 20 ou 25 pieds de hauteur et de 15 ou 20 de largeur. Ces trois ailes, à égale distance l'une de l'autre, et arrangées en forme de roue, sont tendues d'un côté par des baguettes de bois transversales au cylindre, de l'autre par des cordes, et suivent le mouvement de rotation qui leur est imprimé par le cylindre, au moyen d'une mécanique très simple, comme celle d'un rouet à filer que l'on fait aller avec le pied, ou d'un poids qu'on laisse descendre et qu'on remonte à son gré. Une grosse bague de plomb, roulant le long de chaque baguette transversale et entraînant avec elle des petites boucles de fil de fer attachées au taffetas des ailes, tend chacune de ces ailes à mesure qu'elle tourne de haut en bas, et la replie sur elle-même à mesure qu'elle tourne de bas en haut.

Ces ailes ne doivent pas concourir uniquement à la propulsion de la « machine aéronautique ». En en fixant deux horizontalement, elles serviraient, en faisant le parasol, à empêcher la chute trop prompte du convoi ; et, au cas où l'on planerait sur mer — dans cette éventualité, la nacelle est doublée en liège — un côté des ailes, adapté à un montant spécial formerait une voile, tandis qu'une planche mince servirait de gouvernail.

À la nacelle est encore fixé un gouvernail « propre à la nautique aérienne » ; mais l'auteur n'est point sûr encore de pouvoir se diriger en tous sens. Il lui faut absolument, dit-il, un point d'appui qui devienne, à son gré, indépendant de son ballon suspendu et de tous les corps emportés avec lui. Ici, nous tombons en pleine extravagance :

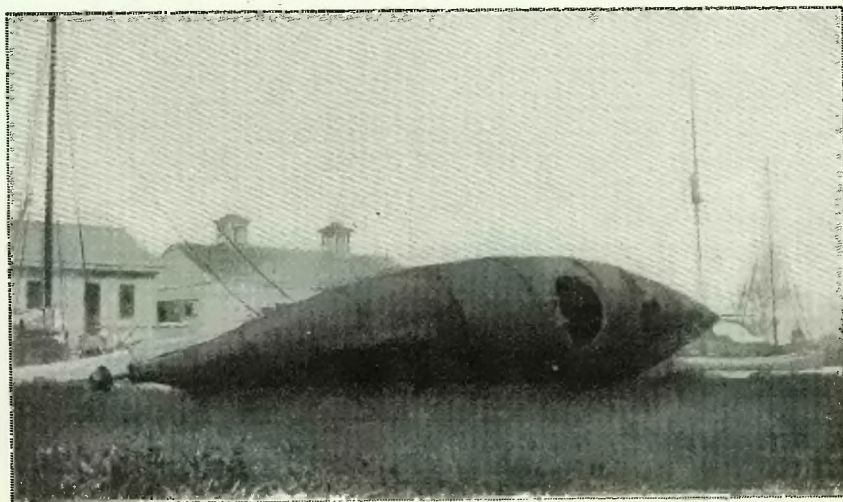


Projet de ballon dirigeable imaginé en 1784.

A. gros ballon suspensoir ; B. nacelle ; CC. ailes tournantes ; DD. grosses baguettes de plomb qui replient les taffetas des ailes tournantes, lorsque ces ailes tournent de haut en bas ; E. gouvernail ; F. roue ; G. ballon précurseur, hérissé de pointes électriques ; HH. corde entortillée de fil de laiton attachée au bout du bâton de la pousse de la nacelle, et tenant le ballon précurseur à une hauteur de 140 pieds au-dessus de la nacelle ; II. autre corde de 140 pieds, qui part également de l'appendice du ballon précurseur, et vient dans la main du gouverneur assis vers la poupe ; K. conducteur assis vers la poupe de la nacelle ; L. sac de cuir rempli d'eau au milieu duquel nage le gâteau de résine et où aboutit le fil de laiton de la corde HH ; MM. poulies par où l'on file la corde destinée à descendre et à remonter à volonté, sans laisser écouler et sans renouveler le gaz en aucune manière.

« Pour obtenir ce point d'appui, je fais un second ballon, six fois moins gros que le premier, j'adapte à la poupe de ma nacelle un bâton prolongé de 7 à 8 pieds en avant, et auquel j'attache une corde de 140 pieds, qui part de l'appendice de mon second ballon élevé dans les airs au-dessus du ballon suspensoir. Une autre corde semblable vient faire, dans la main du conducteur assis vers la poupe, un angle avec celle attachée au bâton de la poupe. Le mouvement musculaire que le conducteur fait, en tirant la corde qui est dans sa main, force celle qui est attachée au bâton de la poupe, de plier, en même temps qu'il pousse en avant le gros ballon suspensoir ; parce que l'élasticité de ce second ballon, qui est la septième partie de la force suspensoire du convoi aérien, se trouve soustraite pour le convoi et transmise entièrement dans le mouvement musculaire du conducteur. D'où il résulte que l'effort de ce mouvement porte une impulsion de l'arrière à l'avant, dont le conducteur profite pour lâcher sa corde, faire décrire à la nacelle une courbe horizontale et donner par là aux deux suspensoirs une nouvelle élasticité en se relevant... »

Pour ajouter un nouvel avantage à ceux qu'il vient d'établir, M. Carra hérisse son petit ballon de pointes métalliques destinées à recueillir l'électricité des nuages qui vient aboutir à un gâteau de résine plongé dans un sac rempli d'eau accroché à la nacelle où « le fluide reprend son équilibre pour rentrer paisiblement dans le grand réservoir commun ».



Un sous-marin qui daterait de 1815, retrouvé à la Nouvelle-Orléans.



Une audition du « Maennerchor » de Zurich dans le jardin du ministère de l'Intérieur.



M. Allenhofer.

M. Clemenceau.

M. Lardy.

M. Clemenceau applaudissant les chanteurs du Maennerchor.

LE « MAENNERCHOR » DE ZURICH, A PARIS

Une des sociétés musicales les plus fameuses de l'Europe, le Maennerchor, de Zurich, vient de se faire entendre à Paris. C'est une société d'amateurs, commerçants, artisans, médecins, ingénieurs, forte de deux cents exécutants, formant un chœur d'hommes à quatre parties. Excellamment dirigé par M. Volkmar Andreae, le Maennerchor a donné d'abord au Trocadéro, dimanche dernier, avec le concours de l'orchestre des Concerts Lamoureux, un premier concert qui a obtenu, auprès des dilettanti parisiens, un très vif succès. Le programme, qui comprenait des œuvres de Grieg, Schumann, Saint-Saëns, Berlioz, de M. Volkmar Andreae lui-même, et d'un musicien suisse très estimé, M. C. Attenhofer, était, comme composition, d'un intérêt extrême ; l'exécution en a été impeccable, et a justifié d'éclatantes ovations.

C'était, pour la colonie helvétique de Paris, une véritable fête que la venue ici de ce chœur célèbre, et l'on pouvait voir, au Trocadéro, ses membres les plus distingués groupés autour de M. Lardy, le ministre de Suisse à Paris, pour lequel elle professe à l'unanimité une respectueuse affection et dont elle vient, précisément, de célébrer, il y a quelques semaines, le jubilé, le vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans la carrière diplomatique.

Au lendemain de cette triomphale soirée,

dans l'après-midi de lundi, le Maennerchor avait l'attention courtoise d'aller offrir une audition à M. Clemenceau, président du Conseil. Dans le joli jardin du ministère de l'Intérieur, tout paré de verdure nouvelle, auprès d'une assistance composée de tous les membres du gouvernement, des directeurs et chefs de service du ministère, les artistes ont retrouvé le même accueil enthousiaste qu'au Trocadéro, et le président du Conseil a donné, à maintes reprises, à ses hôtes, le signal des bravos. Il a cordialement remercié M. Lardy et M. Andreae des agréables moments de récréation qu'ils avaient eu la bonne grâce de lui donner.

LE RÉVEIL DE L'ETNA

(Voir notre gravure de double page.)

L'Etna, à son tour, après le Vésuve, vient de se réveiller et menace. Dans toute la région qui l'avoisine, des secousses de tremblement de terre ont été ressenties, en ces dernières semaines. L'inquiétude est grande parmi les populations campées à l'ombre du volcan, où elles vivaient en paix depuis des années. Des villages déjà sont désertés. A Catane, une véritable panique s'est produite. De lourdes fumées, noires le jour, rutilantes la nuit, des jets intermittents de cendre et de pierre ont remplacé le pâle panache de fumée dont

le cratère est couronné sur notre photographie, — la vue classique de l'Etna, du vieux théâtre ruiné de Taormine, l'un des aspects les plus décoratifs du volcan.

L'INAUGURATION DU HAUT-KÖNIGSBOURG
(Voir la page supplémentaire non brochée.)

Nous avons reçu, jeudi matin, et nous avons réussi à imprimer en quelques heures — par un tour de force dont *L'Illustration* est seule capable — de curieuses photographies de cette cérémonie, qui a eu lieu mercredi à midi dans les Vosges alsaciennes. La fête devait être sensationnelle : un peu par la faute du temps, elle est devenue légèrement carnavalesque.

Le château de Haut-Königsbourg était une vieille ruine d'un entretien difficile. La municipalité de Schlestadt (ancienne sous-préfecture du Bas-Rhin), sachant qu'elle intéressait Guillaume II, crut ne pouvoir mieux faire sa cour au kaiser qu'en la lui offrant. Aussitôt, sur l'ordre de l'empereur, l'architecte Bodo Ebhardt se mit à l'œuvre pour reconstituer le burg tel qu'il dut être, à son idée, vers 1500.

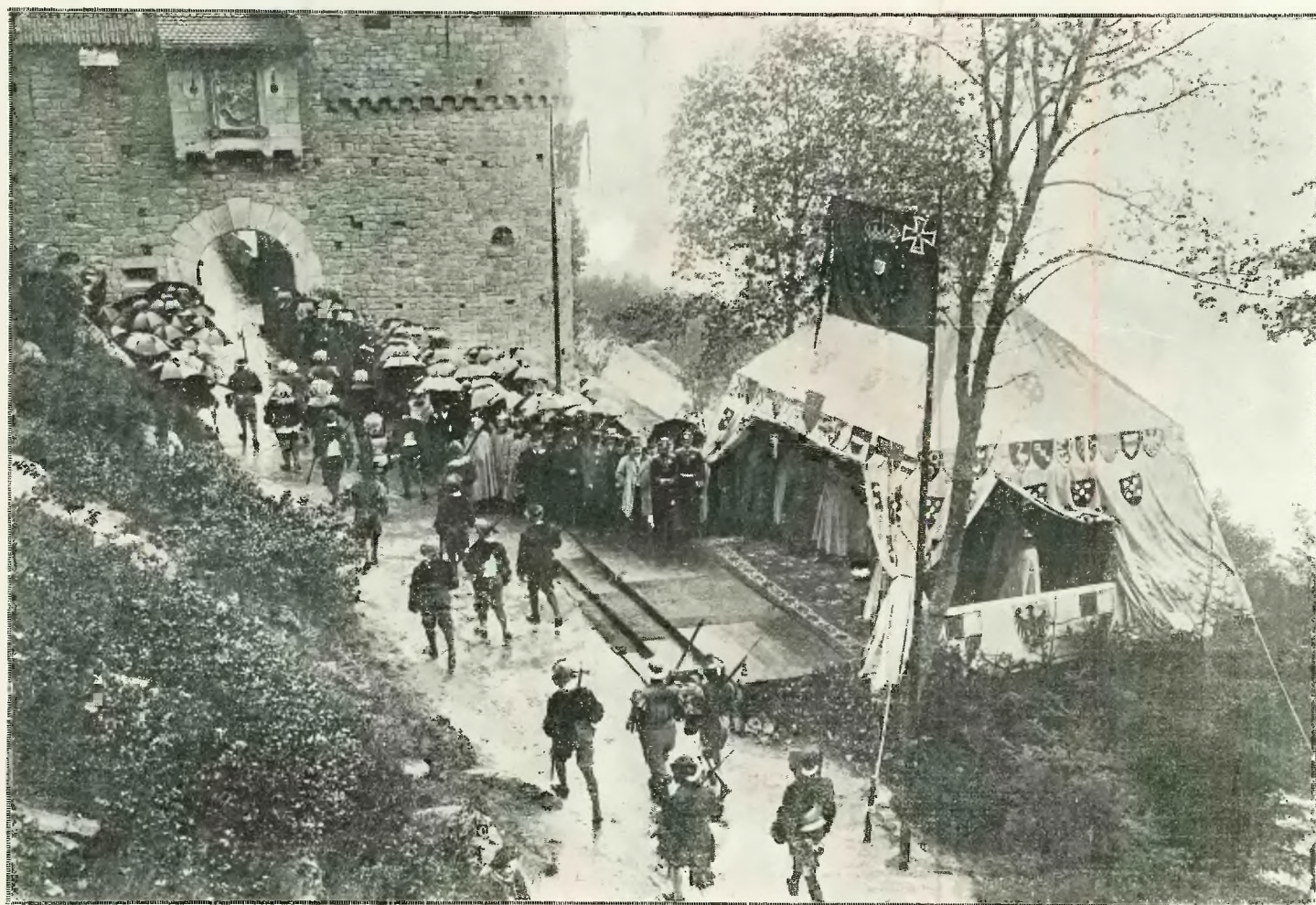
Et c'est par une autre reconstitution, celle d'un cortège de l'époque, que Guillaume II a voulu inaugurer solennellement le nouveau Haut-Königsbourg : à la photographie de dire s'il y a réussi.



LE MAROC ET L'ALLEMAGNE. — Arrivée à Hambourg des nouveaux ambassadeurs de Moulaï-Hafid.

UNE MANIFESTATION THÉÂTRALE DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN ALSACE

Photographies prises le 13 mai, à l'inauguration du château de Haut-Kœnigsbourg. — Voir l'article, page 344 du numéro.



Devant la tente impériale, défile un cortège de musiciens, cuisiniers, fauconniers, hommes d'armes, etc., reconstituant l'entrée du comte de Sickingen au château de Haut-Kœnigsbourg, en 1553.

« Ce ne sont pas, télégraphie au *Figaro* son correspondant M. Georges Bourdon, des professionnels qui avaient endossé ces détroques ; ce sont des artistes, des étudiants, des fonctionnaires surtout. Toute une escouade de hallebardiers était composée de conseillers de préfecture. M. Pauli, conseiller de gouvernement et attaché au Statthalter, marchait, raide et figé, dans une cuirasse sonnante. D'autres encore avaient consenti à figurer dans ce singulier cortège : M. Timme, adjoint au maire de Strasbourg ; M. Peiffer, assesseur de gouvernement ; M. Heitmann, chef du district ; un gros négociant, M. Martel ; les deux fils du baron Zorn de Bulach, etc. Il faut venir ici pour voir de telles choses : l'empereur adore ces spectacles... »



L'empereur Guillaume II, ayant à son côté l'architecte Ebdardt, suivi par l'impératrice, les princes et de nombreux hauts fonctionnaires, visite le château : au fond, la porte surmontée des armes des Habsbourg.

